

The fire inside us

ANNA BRIAC

Copyright © 2021 Anna Briac
Dépôt légal mai 2023
Tous droits réservés.
ISBN : 979-10-359-9462-4
Achevé d'imprimer en France

Marque éditoriale : Anna Briac
25300 Pontarlier

The fire inside us



J'ai si mal !

Mon corps tout entier se désagrège, une déchirure sale qui part du cœur et s'étire dans les deux sens, bousillant mon cerveau et disloquant mes membres. Les deux mains plaquées contre ma poitrine, je n'arrive plus à respirer.

J'ai 17 ans, et je suis en train de mourir.

Voilà, il est arrivé, ce moment que mamie Maddie me prédit depuis des années, celui où l'amour te plante un pieu entre les côtes, et où tu n'as plus qu'à te recroqueviller sur toi-même pour pleurer pendant des semaines, des années, puis le reste de ta vie inutile. Ce moment où tu comprends exactement le sens du mot « douleur », parce que c'est ce que tu es devenue : une sorte de golem de souffrance infinie, aiguë, qui te lacère de l'intérieur.

Le mur Facebook de cette garce de Candice exhibe une photo de Charlie torse nu, tout juste couvert par une couette d'un rose écœurant. Il semble à peine réveillé et affiche cette moue détendue que je connais si bien, et qui, je le croyais bêtement, m'était réservée.

Quelle idiote !

Je me serais giflée.

Il est d'une beauté cruelle, tout en innocence tranquille, les cheveux en bataille, une jambe reposant sur le drap. Et à côté de

lui, prenant la pose pour ce selfie ignoble, Candice sourit de toutes ses dents, le maquillage impeccable. Elle ne porte qu'un pauvre débardeur trop court, qui ne laisse aucun doute quant à l'activité à laquelle ils viennent de se livrer. Un hurlement animal sort de ma gorge. Comment a-t-il osé ? Charlie, ma vie, mon âme, dans le lit de cette conne ? Comment a-t-il pu me faire ça ? Il faut que je bouge, que je frappe quelque chose !

Candice, de préférence.

Quant à Charlie... J'écrase le sanglot qui monte. Hors de question que je pleure ! Pas maintenant. La colère plutôt que les larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? lance ma sœur Clara en débarquant dans ma chambre sans frapper, comme d'habitude. Tu as besoin d'un coup de main avec tes exercices de maths ?

Je referme brutalement l'écran de mon ordinateur portable, manquant de me coincer les doigts. Trop tard. Elle a vu. Elle porte la main à sa bouche et affiche une grimace horrifiée.

— Mais quelle salope ! s'écrie-t-elle.

Je hoche la tête, incapable de parler. Ma sœur entoure mes épaules de son bras, et je lutte pour ne pas me dégager. Elle n'y est pour rien, mais je n'ai surtout pas envie d'être consolée. Le grand vide dans mon ventre continue de s'étendre, affreusement douloureux, grignotant sans pitié chaque parcelle de moi.

Tout est dévoré. Ces deux dernières années de fous rires avec Charlie, nos doigts entrelacés, nos confidences dans sa petite chambre sous les toits, nos explorations de la montagne.

Chaque seconde avale un nouveau souvenir, le traîne dans la boue avant de le désintégrer. Son regard fier posé sur moi après le prix que j'ai obtenu pour une de mes photographies. Disparu. La chanson qu'il m'a écrite et qu'il me chantait atrocement faux juste parce que ça me faisait rire. Écrasée. Sa peau contre la mienne, alors que nous avons fait l'amour pour la première fois. Aspirée dans le grand tourbillon de néant qui est en train de tout engloutir.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je refuse de comprendre. Ce n'est pas possible ! Charlie et moi, on vaut mille fois mieux que cette photo sordide.

Arrête d'être stupide ! Tu sais très bien ce que tu as vu. Et ne joue pas l'autruche, ce serait pathétique.

Une boule brûlante se loge dans mon ventre, une colère noire et visqueuse monte dans mes veines. Putain ! Dans un cri viscéral, je balaie du bras tout ce qui se trouve sur mon bureau, ordinateur compris. Mes classeurs, stylos, livres de cours, carnets, tout s'écrase au sol dans un bruit sourd. Je récupère un cahier qui a échappé à la chute et le jette de toutes mes forces contre le mur. Deux pages s'en libèrent et s'envolent. Je les saisis et les déchire en petits morceaux, avant de m'apercevoir qu'il s'agit du devoir d'histoire que je dois rendre demain.

Merde !

Je voudrais hurler encore et encore pour libérer la rage incandescente qui me détruit. Ma grande sœur me prend de nouveau dans ses bras et se blottit contre moi, m'empêchant de poursuivre mon œuvre de destruction.

— C'est bon, Sasha, arrête. Ça ne sert à rien. Je suis là.

Ses mots n'apaisent pas la colère dévorante que je ressens, mais Clara est inquiète, et je ne veux pas lui faire de mal en me libérant de son étreinte. Je la laisse m'enlacer quelques secondes et, quand je l'écarte, je lis dans son expression ce que je ne veux surtout pas entendre.

Pitié, ne dis rien...

Ma sœur hésite encore une seconde avant de prendre la parole, sans que je puisse l'en empêcher :

— Je croyais que vous aviez rompu le mois dernier ? À ton initiative...

Je me lève brutalement, et ma chaise de bureau roule à travers la chambre.

— C'était une pause ! Je l'aime plus que ma vie même ! Je ne respire que lorsqu'il est à côté de moi, je n'existe jamais avec autant d'intensité que quand il me regarde... Je sais que ça sonne comme des propos hystériques d'ado attardée, mais c'est la vérité, Clara, et tu le sais !

— Charlie ressent la même chose : il t'aime comme un dingue. Tout le monde autour de vous est jaloux de ce que vous possédez ! Sasha... personne ne comprend ce que tu as fichu !

Bien sûr, qu'ils ne comprennent pas. Moi-même j'ai du mal à mettre des mots sur ce qu'il s'est passé... Seule ma grand-mère, la froide et austère mamie Madeleine, m'a soutenue. Alors que je sanglotais ce matin-là, au-dessus de mon bol de céréales, elle m'a brièvement entourée de ses bras pour la première fois de ma vie et m'a chuchoté à l'oreille que j'avais pris la bonne décision. Qu'un amour aussi grand ne pouvait que causer de la souffrance et qu'il valait mieux y mettre un terme avant de s'y noyer. Ce qui arriverait fatalement, parce que la vie était dégueulasse.

Pourtant, jamais je n'aurais cru que Charlie tournerait la page si vite ! Moi, je me consume toujours d'amour pour lui ! L'image ignoble de Candice et lui est imprimée au fer rouge sur mes rétines, et ça brûle, et ça déchire, et ça me donne envie de vomir ! Notre rupture n'a pas le moins du monde entamé mes sentiments. Il s'agissait d'une pause dans notre relation, pas d'une séparation définitive ! Et lui, il couche avec cette garce de Candice, une sylphide blonde à la cervelle de moineau, qui s'est empressée de poster leurs ébats sur les réseaux sociaux ! Elle doit vraiment triompher, elle qui rêve de lui mettre le grappin dessus depuis des mois...

Elle a 19 ans, comme lui. Ils sont en terminale, alors que je suis en première. Et depuis des mois, elle minaude, tente de s'asseoir sur ses genoux dès que j'ai le dos tourné, glisse sa main sur ses bras musclés par le sport comme pour en éprouver la solidité. Mais Charlie n'y a jamais prêté aucune attention. À chacune de ses

tentatives, il l'a chassée, sans méchanceté parce que ce n'est pas dans sa nature de se montrer cruel. Son cœur et son corps m'appartiennent, et il n'y a tout simplement pas la place pour la moindre jalousie entre nous. Nous nous aimons avec trop d'intensité et d'évidence pour cela.

Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à cet instant.

La colère me submerge tout à coup, chasse mes sanglots et m'enveloppe de sa brûlure réconfortante. D'un pas sec, j'enjambe mes affaires de cours qui jonchent le sol, prends ma veste et quitte ma chambre, sans prêter attention aux cris de ma sœur. La photo date de la veille, Charlie doit être de retour chez lui.

Il a intérêt, en tout cas.

Je traverse la ville en courant. Charlie vit avec son frère chez Sofia, sa grand-mère. J'entre sans frapper dans leur chalet, et me rue à travers le salon aux lourds meubles de chêne sombre.

— Sasha, tu ne devrais pas...

Son frère essaie de m'intercepter, mais je suis folle de rage, comme anesthésiée.

— Ta gueule, Ben !

La bête tapie à l'intérieur de moi ne demande qu'à sortir pour bouffer tout le monde, et je la laisse s'exprimer. Je ne me maîtrise plus du tout mais je m'en fous. Une cavalcade de pas dans les escaliers en bois. La mine désolée, Charlie débarque et fait signe à son frère de s'écarter. Ben se décale mais demeure sur le côté, en soutien. Comme si Charlie avait besoin de lui ! Il fait une tête de plus que son aîné, et il pèse bien vingt kilos de muscles de plus que nous. Pourtant, à cet instant, je me sens de taille à lui coller une raclée.

— Sasha, je sais ce que tu dois penser, mais ce n'est pas ce que tu crois...

— Tu n'as pas trouvé mieux, comme excuse débile ? J'ai un trou à la place du cœur, là !

— J'ai le même depuis un mois, me répond-il tristement.

À cet instant, mon seul désir est de lui crier dessus. L'insulter, lui mettre une gifle retentissante peut-être, pour soulager mon immense chagrin. Mais une voix aiguë résonne à l'étage :

— Charlie, c'est qui ?

Il se décompose. Alors je perds la tête et tous mes repères s'effondrent. Candice, chez lui ? Dans la chambre où nous avons passé tant de moments précieux ? Il est capable de tout salir à ce point ? Quel enfoiré !

Je m'empare du premier objet qui me tombe sous la main, un fin vase en cristal qui trône sur une commode, et le lui balance avec violence. Je ne le rate pas. En plein dans le front. Le vase explose en une multitude de petits éclats tranchants. Charlie vacille, à demi assommé, une fine rigole de sang coulant entre les sourcils, tandis que Ben le rattrape. Ils doivent crier, mais je n'entends plus rien.

Silence apaisant.

Pendant un instant comme suspendu, j'observe les dégâts, la mer de débris scintillants sur le sol. Ils accrochent joliment la lumière, et la renvoient, fragmentée en arc-en-ciel lumineux. Si je n'étais pas aussi furieuse, je prendrais une photo. Mais je suis hors de moi, comme possédée par cette fureur gigantesque qui me protège de l'anéantissement. Charlie me fait face, le regard fuyant. Je ne regrette pas mon geste, oh non, pas une seule seconde. Il mérite carrément pire ! Sofia surgit à son tour dans le salon, les yeux agrandis par l'incompréhension, une main sur la bouche.

Charlie s'approche de moi, marchant sur les éclats de cristal de ses pieds nus, sans se soucier de se blesser. Il pose sa main sur mon bras.

— S'il te plaît, il faut qu'on parle ! C'est trop con. Toi et moi, on...

Je me dégage brusquement et m'enfuis par la porte restée grande ouverte. Je cours à travers la ville enneigée jusqu'au domaine du Haut-Val, notre propriété familiale. Ma rage ne s'est pas estompée. J'en veux à Charlie avec la force du désespoir. Je le

hais. Il a couché avec Candice ! Il l'a embrassée, l'a caressée. A partagé avec elle tous ces gestes intimes que nous avons appris ensemble ! À cet instant, je comprends à quel point j'ai tout fichu en l'air.

Jamais je n'aurais dû céder à la panique et rompre avec lui. J'aurais dû garder Charlie pour moi, et tant pis si nous n'en réchappions pas. J'aurais été heureuse de brûler à ses côtés. J'ai tout foiré. Je l'ai vraiment perdu, et je le déteste pour cela. À bout de souffle, je me rue vers le hangar.

Je me sens mourir.

1. *Sasha*



Onze ans plus tard

Le renard s'immobilise, museau dressé. Sa fourrure rousse dessine une tache flamboyante sur la neige. Attentif aux moindres frémissements de l'air, il attend, captivé par un mouvement qu'il est seul à percevoir. Un soleil éclatant fait scintiller le paysage immaculé, drapant les contours de la forêt d'une magie fragile. La rivière, gonflée par les récentes chutes de neige, chante doucement en contrebas. Un moment parfait, malgré les températures extrêmement basses. Je n'ose pas récupérer les chauffeuses dans mes poches ni ôter mes gants pour souffler sur mes mains engourdis, de peur de signaler ma présence. On est en dessous des - 20 °C, une température habituelle en février, mais très inconfortable pour les longues heures d'affût que nécessite un bon cliché.

Je pose mon doigt sur le déclencheur de mon appareil ultrasilencieux avec objectif à stabilisation optique, le cadeau hors de prix que je me suis offert dernièrement grâce à une série de photos sur nos chiens de traîneau. Elles se sont vendues comme des petits pains, faisant ma fierté et la joie de mon banquier.

Mon attention est tout entière tendue vers l'animal. Temps suspendu. Ma main se crispe. Pas encore...

Pour un bon cliché, j'ai une patience à toute épreuve. Je ne

m'ennuie jamais : je disparaissais. J'arrive à faire abstraction de tout, je me fonds dans ma propre respiration, deviens rocher ou arbre et en possède la même force tranquille. Le temps change d'échelle. Dans la vie quotidienne, en revanche, c'est plus compliqué, même si j'ai appris à pondérer mes emportements, après l'accident...

Soudain, une infime vibration de la lumière m'alerte. Avant même d'en avoir conscience, je mitraille la scène. Les muscles du renard se contractent, il se ramasse sur lui-même et plonge dans la neige la tête la première. Puis deux secondes plus tard, il se cabre et s'extirpe de la masse glacée d'une souple torsion du dos, un petit rongeur entre les mâchoires. Il se tourne vers moi, sans doute conscient de ma présence, mais nullement effrayé. Les flocons forment un glaçage comique sur son museau, une sorte de dôme à l'aspect poudreux, et ses yeux noirs brillent comme deux billes de nuit. Une créature magnifique ! J'exulte en silence. Mes heures d'affût viennent d'être récompensées : les photos seront réussies.

Je réajuste mon bonnet sur ma crinière rousse, avant de ranger mon matériel avec soin. Je ne ferai pas la une de *National Geographic*, mais *Photo nature* ou *Montagne magazine* me les achèteront sans problème. Il y a quelques heures, j'ai aussi pris une série de clichés de la montagne caressée par les rayons dorés du soleil levant, commande d'un magasin d'articles de sport de la vallée qui souhaite refaire la déco de ses rayons. Une bonne matinée, en somme.

Réprimant un grognement, j'étire mon dos et entame ma marche à travers la forêt. Tout mon corps proteste de cette longue attente dans le froid, et des fourmis parcourent mes membres douloureux. Mes joues brûlent sous la morsure du vent glacé, mes orteils menacent de se décrocher, et pourtant, je me sens exactement à ma place, dans le silence et le froid de l'hiver.

Je m'emplis les poumons du parfum résineux des sapins, écoute les bruits de la forêt, maintenant que j'ai réintégré le temps. Le crissement étouffé de mes pas sur le sol gelé, les craquements

des branches ployant sous le poids de la neige, le cri isolé d'un corbeau...

C'est le bonheur à l'état pur, ma dose de solitude heureuse de la semaine. J'ai envie de rire en imaginant la mine pincée de ma mère, son sempiternel reproche à la bouche :

— Quand te trouveras-tu enfin un vrai travail, Sasha ? Tu crois vraiment que la vie intime des écureuils passionne les foules ? Pourquoi ne pas te tourner vers les grands reportages, quelque chose de plus ambitieux ? Photographe animalier, ce n'est pas un métier !

J'adore ma mère, mais elle n'approuve pas grand-chose de ma vie. Et surtout pas le fait que je suis redevenue célibataire il y a quelques semaines... Elle s'inquiète. Elle aimerait tellement caser sa cadette, et je fais de la résistance, bien malgré moi.

Avec Thomas, on s'est quittés d'un commun accord, sans cri ni larmes. Une fin identique à chacune de mes précédentes relations, puisque je n'ai jamais su garder aucun des hommes qui ont traversé ma vie. Pour être honnête, je n'ai jamais vraiment essayé. Chacune de ces histoires a été... sympa. De bons moments que je ne regrette absolument pas, mais rien qui me fasse vibrer. J'enchaîne les relations « cardio-encéphalogramme plat ». Il faut croire que je suis incapable d'accorder suffisamment ma confiance à un homme pour me laisser aller à ressentir quoi que ce soit d'un peu intense.

Quand Thomas a emballé ses plantes vertes, son parfum bio, ses caleçons et quitté mon appartement, la seule émotion que j'ai ressentie, c'est un immense soulagement à l'idée d'avoir de nouveau le lit pour moi toute seule ! Pourtant, je rêve de feu et de glace. Je veux ressentir cet immense vertige, cet infini presque douloureux qui s'ouvre au creux du ventre lorsqu'on aime. Je rêve de ce que j'ai eu il y a des années, et que je n'aurai plus jamais, parce que certaines choses sont irréparables.

Et ça me fait toujours aussi mal d'y penser.

Treize ans plus tôt

— Viens !

Charlie attrape ma main, et nous éloigne des M&M's, d'Hugo et des autres ados d'Ormont rassemblés autour du lac. Cela se fait si naturellement que je ne réagis pas alors qu'il m'entraîne dans une des ruelles désertes. Je le suis en riant, ma main toujours solidement arrimée à la sienne. Nous courons sur une centaine de mètres, seuls au monde dans la chaleur du mois d'août, sur la fine frontière qui délimite l'amitié de l'amour.

Charlie et moi, on est amis depuis le jour où Sofia l'a accueilli chez elle avec son frère Ben, lorsque leurs parents sont morts dans un accident de voiture, il y a des années. Malgré ses deux ans de plus que moi, un lien inexplicable nous a tout de suite unis. Comme si on se connaissait depuis toujours. Charlie se contrefiche de mes kilos, de mes taches de rousseur et de mes cheveux trop roux. Il m'aide à m'occuper des chiens au domaine, et aime rester avec moi, silencieux et rassurant, quand je pars dans la forêt pour photographier les chamois ou le vol des gypaètes barbus. Même quand on ne se parle pas, on se comprend d'un regard.

De mon côté, j'aime assister à ses entraînements de judo, et j'admire ses mouvements fluides et puissants lorsqu'il réalise ses katas. Il me lit des passages des romans qu'il préfère, enroulant autour de ses doigts des mèches de mes cheveux, m'appelle sa lionne juste pour me faire rire. Comme les sciences ne sont pas son fort, je lui explique le fonctionnement du génome et de l'ADN, et Sofia nous trouve souvent collés l'un contre l'autre devant sa cheminée, à réviser des maths ou de la physique, ou à rêver de tous ces pays que nous ne visiterons sans doute jamais.

Et toujours nous partageons nos écouteurs pour que nos cœurs dansent ensemble sur la même musique.

Charlie court trop vite pour moi, avec ses longues jambes.

— Pitié, arrête-toi ! supplié-je en gloussant.

Il me pousse doucement contre le mur de l'école primaire, entre l'arbre à papillon et le vieux rosier jaune qui croule sous les fleurs. Nous sommes si proches que ma peau vibre de la proximité de la sienne, ma bouche s'assèche tandis que je m'agrippe à ses bras. Je ne comprends pas ce qu'il se passe ; pourtant mon corps, lui, sait depuis longtemps. Pour une fois, Charlie paraît inquiet, Monsieur Zénitude me dévisage d'un regard troublé. Presque au ralenti, il pose une main sur ma joue, et ses lèvres se posent sur les miennes, suppliantes. Mon rire se coince dans ma gorge.

Charlie recule, inquiet de mon absence de réaction. Mais je reste figée, trop interloquée pour faire quoi que ce soit. Et puis lentement, un grand soleil chaud naît dans ma poitrine, s'épanouit et illumine tout. Mon cœur explose en un millier d'étoiles. Je comble la distance qui me sépare de Charlie en un pas et écrase mes lèvres contre les siennes. Il noue ses bras autour de moi, et m'embrasse avec force, comme si sa vie en dépendait. Rapidement, nos baisers nous laissent hors d'haleine, la peau en feu, avides l'un de l'autre. Il m'a fallu tout ce temps pour prendre conscience que je suis folle amoureuse de lui !

— Enfin ! Si tu savais depuis combien de temps j'attends ça, murmure-t-il. Je désespérais de te faire comprendre à quel point je suis dingue de toi !

— Charlie...

Je n'ai plus assez de souffle pour parler. Ça cogne si fort contre mes côtes que les mots qu'il me chuchote ne me parviennent qu'à moitié. J'ai trop envie de l'embrasser encore, de goûter sa langue, de le toucher, de me blottir dans sa chaleur.

— Je suis tombé amoureux de toi comme on trébuche sur un caillou.

— C'est censé être flatteur ? le taquiné-je. Parce que ça ne sonne pas tellement romantique, tu en es conscient ?

Il rit, et j'en profite pour coller mon visage contre son torse, rougissant de trouver ce geste si intime, alors que je me suis déjà blottie contre lui des centaines de fois, sans aucune arrière-pensée.

— C'est une image ! reprend-il. Seulement... c'est arrivé si vite et sans possibilité de me rattraper... Tu riais, assise sur le muret du pont, et... je ne sais pas... Tes cheveux faisaient comme une auréole dans le soleil. Tu étais le soleil. Ça m'a saisi, d'un coup, et ça n'a fait que grandir, mois après mois.

— Charlie, tu délires ! Qu'est-ce que Sofia a mis dans ton chocolat, ce matin ?

Je me moque mais, à l'intérieur, je tremble, la moindre particule de moi frissonne d'une émotion violente. Il me sourit, avec cet air si sérieux au fond des yeux.

— Pas du tout, Sasha. Je t'aime comme un fou. Et maintenant que je me suis mis à nu devant toi, j'aimerais bien que tu ne restes pas là à m'observer sans rien dire. Il faut que je sache : ce baiser, c'était le dernier ?

Il prend ma main dans la sienne et entrelace ses doigts aux miens. J'aimerais le faire languir pour le taquiner, sauf que mon cœur bat trop vite, et que je n'ai aucune envie de jouer. Je me hisse sur la pointe des pieds et je dépose un baiser léger sur le coin de sa bouche avant de glisser plus loin et de l'embrasser avec passion, en une réponse muette. Il m'entoure de ses bras, me serre à m'en étouffer, et je sais que désormais, j'aurai pour toujours un soleil dans la poitrine, moi aussi.

La principale critique de ma mère, muette celle-ci, est que, à 28 ans, je ne lui ai pas donné de petits-enfants, et ne lui en donnerai jamais. C'est pour maman une source de déception constante, d'autant plus qu'elle peut difficilement me le reprocher. Elle essaie pourtant, parfois :

— Si seulement *ce jour-là*, Charlie et toi, vous...

Mais elle s'interrompt toujours, sans doute consciente de la monstruosité de ses propos. Chaque fois, mon frère et ma sœur la fusillent du regard, et elle s'excuse, sûrement honteuse d'avoir oublié. Je me contente en général de hausser les épaules, comme si cela n'avait pas d'importance. Comme si savoir que je ne porterai jamais d'enfant ne me tuait pas dès que j'y pense. Même mes turbulents neveux, les jumeaux de ma sœur, ne freinent pas mes envies viscérales de bébé. Pourtant, Dieu sait que Clara en bave avec eux ! Ces mini-tornades ne savent que courir, sauter, hurler et inventer les bêtises les plus stupides qui soient. Je les adore ! J'endosse souvent le rôle de souffleuse d'idée dans les catastrophes qu'ils déclenchent, tout en niant féroce y être pour quoi que ce soit dans leur décision de se lancer dans un concours de sauts périlleux sur canapé ou de tester les tartines confiture de fraise-pâté de sanglier. Dès que je parviens à en intercepter un, je l'emprisonne dans mes bras pour croquer ses joues roses et respirer sa bonne odeur d'enfant tout chaud. Et je vais devoir me contenter de ce rôle de tata gâteuse, parce que Charlie et moi avons tout saccagé, son existence et la mienne.

Après une bonne heure de marche à travers la forêt, je retrouve la motoneige là où je l'ai laissée, et je reprends le chemin du retour en zigzaguant, frôlant de la tête les branches lourdes de neige des sapins. Pendant longtemps, j'ai eu du mal à reprendre le guidon d'un de ces engins. L'appréhension me mordait le ventre, et je laissais même mon frère s'occuper de toute la maintenance et du nettoyage de nos motoneiges. Et puis, un jour, je me suis fait violence et me suis obligée à remonter en selle. Hors de question de laisser le passé m'empêcher de vivre ! Désormais, j'ai recouvré ma liberté, et je me glisse partout, sans crainte.

Bientôt, j'arrive au domaine, la propriété familiale et société d'activités touristiques pour laquelle nous travaillons tous, mon frère, ma sœur, ma mère et moi. C'est un vaste ensemble de trois

bâtiments groupés autour d'une immense cour, qui se niche au cœur d'un plateau, à près de 1 600 mètres d'altitude. Entouré de hauts sommets, bordé par des forêts de résineux, il s'étend sur plusieurs hectares un peu à l'écart d'Ormont, la petite ville où j'habite et où nous avons grandi. Le terrain de jeu idéal pour nos chiens d'attelage et une attraction formidable pour les touristes.

C'est mon grand-père qui a eu l'idée saugrenue, il y a quarante ans, de monter une petite affaire pour faire découvrir la région aux touristes. Cela lui permettait de rapporter un peu d'argent en hiver, tandis que l'été il se tournait vers les travaux forestiers et la vente de son bois aux scieries de la vallée. Il a commencé avec quatre chiens tirant un rudimentaire traîneau qui ressemblait plus à une luge qu'à un véritable moyen de transport.

À la mort de mon grand-père, c'est ma grand-mère qui a repris les rênes de la société d'une main de fer et, contre toute attente, l'entreprise a prospéré. Mamie Madeleine a dû se battre, arrachant des crédits aux banques, se moquant éperdument des critiques que les habitants proféraient dans son dos. Ils étaient convaincus que le domaine coulerait. Elle leur a démontré le contraire.

Les promenades en traîneau, en cani-VTT ou cani-kart selon la saison, les randos sur plusieurs jours avec bivouac ont désormais un succès fou, attirant sans cesse plus de clients ravis de profiter de la neige et des magnifiques paysages préservés. « *Une expérience unique, vivez le Grand Nord et respirez !* », « *Laissez chanter vos patins dans l'immensité glacée* », « *La nature. Le silence. Vous.* », clament nos prospectus avec raison.

Évidemment, comme c'est moi la responsable de la communication, je les trouve plutôt réussis. Je m'occupe aussi du site Internet du domaine, et j'alimente les réseaux sociaux en photos de rêve pour attirer les familles, qui repartent de chez nous des étoiles plein les yeux. Après ma sœur, mon frère, ma mère et moi, grand-mère a embauché Bastien lorsque nous avons commencé à diversifier nos prestations. Aujourd'hui, le domaine

du Haut-Val accueille des touristes toute l'année, et nous possédons une trentaine de huskys, malamutes et groenlandais qui émerveillent les clients. Je suis convaincue que nous devrions voir plus grand et ouvrir nos prestations à une autre clientèle, celle des jeunes gens qui dévalent les pistes de ski sur le versant opposé de la montagne, des gens qui dépensent plus facilement et se déplacent en groupe. Il y a ici un véritable potentiel que maman refuse d'exploiter, malgré mon insistance. Moi, je suis convaincue qu'il faut au contraire innover et viser plus large qu'Ormont, mais elle préfère cultiver l'image familiale de l'entreprise.

— Déjà de retour ? me hèle mon frère Hugo alors que je range l'engin à côté des autres dans le hangar familial.

— J'ai été poursuivie par un grizzly affamé, mais j'ai réussi à lui échapper en poussant la moto au maximum, le taquiné-je. T'inquiète, j'ai esquivé les troncs, cette fois.

Il grimace, je m'en veux un petit peu. La plaisanterie n'était pas drôle. Retrouver sa petite sœur gisant à moitié morte dans la neige, ça a de quoi marquer...

Je passe devant le chenil puis l'enclos des chiens où travaille Bastien. Il est l'unique employé de notre entreprise, le seul en tout cas qui n'appartient pas au cercle familial. Je l'aime bien, avec ses cheveux en bataille et son éternel sourire fiché sur les lèvres. Un joyeux concert d'aboiements me salue.

— Bonjour, mes loulous !

Laska, Voulk et Ket se précipitent pour réclamer leur part de caresses. Je me laisse happer par l'affection débordante des chiens et me retrouve bientôt entourée d'une horde euphorique et joueuse. Je fais tout à coup le constat que Thomas n'a jamais montré le quart du dixième de cet enthousiasme bruyant que me témoignent nos animaux... J'éclate de rire toute seule, en grattant la bonne grosse tête de Laska. Décidément, ma vie amoureuse est un échec abyssal.

— Sasha, me hèle ma mère depuis le seuil du bâtiment d'accueil des clients, on trie les affaires de mamie Maddie cet

après-midi, tu n'as pas oublié ?

J'aurais adoré... Mais vu qu'elle m'a laissé trois SMS depuis la veille pour me le rappeler, je peux difficilement feindre l'amnésie. Je m'écarte du parc à regret pour la rejoindre.

— Bien sûr que non, maman. Je passe à l'appartement me changer, je mange en vitesse et je reviens.

— Tu ne restes pas avec nous ? J'ai apporté assez de gratin de brocolis pour tout le monde, tu sais.

Maman prépare toujours assez de nourriture pour un régiment. Sauf que je préfère mes brocolis sous une bonne couche de fromage, alors que maman les cuisine à l'eau. Seulement à l'eau. Pour préserver les vitamines et les sels minéraux des légumes, à ce qu'il paraît. Je m'interroge depuis l'adolescence pour essayer de saisir par quelle incompréhensible erreur de langage maman continue de les appeler « gratins ». Des années plus tard, je ne vois toujours pas le rapport. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la balance s'enfuit en courant lorsque je m'approche... J'ai des kilos en trop – et pas seulement quatre ou cinq – et je m'en fiche éperdument. Ma mère et ma sœur affichent quant à elles des silhouettes de mannequin, que je ne leur envie presque pas : je sais bien ce qu'elles mettent dans leur assiette, et à quels efforts elles s'astreignent pour obtenir ce résultat. Entre le plaisir de rentrer dans un jean sans se tortiller et la gourmandise, j'ai choisi mon camp. Le « gratin » de brocolis de maman ne passera pas par mon estomac.

Je jette un œil compatissant à Hugo, qui va avoir bien du mal à refuser, lui. Après tout, il habite ici. Il a longtemps partagé l'immense bâtisse avec mamie Madeleine et, depuis le décès de ma grand-mère, il y a deux mois, mon frère demeure seul. Maman revient à la charge :

— Et si tu prenais une douche dans la salle de bains d'Hugo, ce serait plus rapide ?

— Tu plaisantes ? rétorqué-je avec un air horrifié. Je risquerais

de tomber sur les sous-vêtements en dentelle de sa nouvelle conquête ! Plutôt mourir !

Je m'engouffre dans ma voiture, prénommée Rosalie, en pouffant comme une idiote, sans laisser le temps à mon frère de réagir. C'est un coup bas, mais parfaitement assumé : Hugo a posté une photo de moi en pleine sieste, bouche entrouverte et filet de bave aux lèvres, sur le Facebook du domaine, pour illustrer les vertus relaxantes des balades en traineau. Tout le monde s'est foutu de moi toute la semaine dernière. Il savait que je me vengerais.

En réalité, Hugo n'a personne dans sa vie et je le sais. Nous sommes maudits, dans la famille. Une sorte de maléfice infernal s'est abattu sur nous et nous empêche d'être heureux en couple, depuis des générations.

Dans le rétroviseur, je vois ma mère se précipiter vers Hugo, prête à lui tirer les vers du nez au sujet de ces sous-vêtements en dentelle auxquels sa benjamine vient de glisser une allusion tout en finesse. Mon frère me le fera payer plus tard, mais ça n'a aucune importance : sa mine déconfite vaut largement le coup !

2. Sasha



Ormont, la petite ville où j'ai passé toute ma vie, se situe au cœur d'un massif montagneux qui surplombe la vallée de la Merlaine. La ville principale du coin, Saint-Paul et ses trente-cinq mille habitants, s'étend tout en bas en un long serpent lumineux et présente les commodités que nous ne possédons pas sur les hauteurs : cinéma, hôpital, musées et des magasins avec plus de trois rayons. Le flanc opposé de la montagne, de l'autre côté de la vallée, offre des pistes de ski prisées par les vacanciers, alors qu'Ormont s'étale sagement à l'abri des regards. Elle a échappé à l'afflux massif des touristes et elle est demeurée plus sauvage et isolée, ce qui m'arrange bien.

Ici, les maisons au bardage rouge, bleu ou jaune et aux fenêtres encadrées de blanc se succèdent en une joyeuse farandole, des bords du lac, gelé en cette saison, jusqu'aux contreforts de la montagne. Moi, j'occupe la moitié du premier étage d'une maison. Mon appartement se compose de trois pièces lumineuses, une chambre, une minuscule salle de bains et un immense salon-cuisine coupé par un îlot où trône mon indispensable machine à café.

La baie vitrée donne sur les flots tranquilles. L'été, je profite du spectacle des barques de pêcheurs, des poules d'eau qui barbotent dans les joncs et des enfants de l'école de voile qui tentent de faire obéir leur dériveur. Je ne déménagerais pour rien

au monde.

Alors que je pousse la porte de mon appartement, mon voisin, M. Benjelloun, m'interpelle :

— Mademoiselle Demereau ! Lucifer s'est sauvé, si vous le voyez, pourriez-vous être assez aimable pour lui ouvrir la porte d'en bas ?

Le chat du vieil homme, un matou obèse d'un gris cendre, fugue régulièrement pour tenter de renouer avec son instinct de chasseur. Il revient, généralement bredouille, au bout d'un jour ou deux, pendant lesquels son propriétaire s'est fait un sang d'encre. Lucifer-le-bien-nommé le fait tourner en bourrique, mais M. Benjelloun l'adore.

— Bien sûr, vous pouvez compter sur moi !

M. Benjelloun me remercie d'un hochement de tête avant de refermer la porte de son appartement, d'où proviennent d'appétissants effluves. J'apprécie beaucoup mon voisin. Je débarque souvent chez lui pour une partie d'échecs, qu'il me laisse gagner avec une élégance d'un autre âge, et il lui arrive de me préparer de délicieuses pâtisseries marocaines dégoulinantes de miel et d'amandes.

En fait, il a pitié, car il n'ignore rien de mes piètres talents de cuisinière, en raison des odeurs de brûlé qui s'échappent régulièrement de chez moi. J'ai davantage de discussions intéressantes avec lui qu'avec mes précédents amoureux, si bien qu'Hugo se fiche régulièrement de moi en me disant que je devrais le demander en mariage. Parfois, je trouve que son idée n'est pas si stupide... Plaisir de l'estomac et plaisir de l'intellect réunis. Et puis, il me resterait toujours les chiens pour ma dose d'affection journalière.

Pathétique, oui...

Après avoir pris une douche rapide, j'enfile un jean et un pull fin, mon uniforme de tous les jours. Au grand désespoir de ma

sœur Clara, je passe peu de temps à soigner mon allure : des vêtements potables, un coup de brosse pour tenter de discipliner ma crinière folle et un trait d'eye-liner constituent mes seules concessions à la mode.

Mon sandwich chèvre-raclette à la main, je me jette dans mon fauteuil préféré, les jambes en travers de l'accoudoir, et je prends le temps de rallumer mon portable, toujours éteint lorsque je pars photographier. La sonnerie m'a gâché une belle série de clichés, il y a quelques années, et depuis je ne commets plus cette erreur... Mettre mon téléphone en mode silence possède un autre avantage : cela agace ma mère.

Non, la fée de la maturité ne s'est pas penchée sur mon berceau à la naissance...

Maman aimerait pouvoir nous surveiller en permanence, et elle s'inquiète si je ne donne pas de nouvelles régulièrement. Une mère poule, qui nous couve avec férocité. Je l'adore, mais elle se montre parfois terriblement étouffante. Je comprendrais que, comme Hugo, elle ait été marquée par l'accident, sauf que cette habitude remonte à bien plus loin ! Quand nous étions enfants, elle déplorait de ne pas pouvoir coller une balise GPS sur nos anoraks, et elle exigeait de savoir exactement où nous étions. Pour Clara et Hugo, c'était facile, ils restaient sagement à la maison ; mais, moi, j'avais besoin de courir dans la forêt avec les chiens, d'escalader une des falaises de l'ancienne carrière, de traverser le grand lac d'Ormont à la nage ou en patin à glace, selon la saison. Cela la rendait malade d'inquiétude.

Clara a une théorie à ce sujet. Elle pense que comme mamie Madeleine a toujours été aussi chaleureuse qu'un glaçon, et qu'elle n'aurait sûrement même pas remarqué si sa fille disparaissait pendant deux jours, maman fonctionne à l'inverse avec nous, pour compenser sa propre éducation. Quitte à nous étouffer un peu...

Pour la taquiner, je traite Clara de psy de comptoir, mais c'est vrai qu'elle a raison sur un point : tout le monde à Ormont appelait

ma grand-mère « la Reine des glaces », et pas seulement dans son dos. C'est sûr que maman n'a pas dû rigoler tous les jours, entre une mère glaciale et un père qui préférerait ses chiens à toute autre forme de compagnie...

Onze ans plus tôt

— Tu dois cesser immédiatement de le voir ! Ce que vous faites, c'est honteux ! Interdit !

Je reste bouche bée alors que mamie Madeleine entre dans une colère noire. J'ai juste admis que je prenais la pilule, pas qu'on allait dealer trois kilos de cocaïne ou monter un trafic de faux papiers ! Qu'est-ce qui lui prend ? Elle fulmine, elle qui maîtrise parfaitement ses réactions, d'habitude. Ça m'apprendra à laisser mes affaires traîner... En même temps, comment aurais-je pu deviner qu'une simple plaquette de pilule allait la mettre dans un tel état ? Je sais que ma relation avec Charlie les a toujours mises mal à l'aise, elle et Sofia. Elles n'ont jamais dit grand-chose tant que nous en restions aux baisers mais, apparemment, l'étape « faire l'amour » est celle de trop... Une histoire de génération, sûrement : elles ont du mal à accepter que les mœurs aient changé, depuis leur époque, et que l'on n'attende plus le mariage avant de sombrer dans les délices des plaisirs charnels.

Heureusement, maman, qui a assisté à l'explosion, prend ma défense :

— Ils sont jeunes, c'est vrai, mais ils s'aiment. Fiche-leur la paix.

— Tu ne comprends pas, crie mamie. L'amour, ça fait souffrir...

— Et ça n'apporte rien, à part neuf mois d'obésité, oui, on sait, maman. Je suis ravie d'ailleurs que tu aies aussi bien perçu ta

grossesse. C'est un plaisir de savoir qu'on a été un bébé désiré.

Le ton de maman est glacial. Mamie se tait, comme si on venait de la gifler. Elle fixe sa fille, ouvre la bouche, la referme. Un instant, je crois qu'elle va s'excuser, qu'elle va dire à maman qu'elle l'aime et qu'elle regrette ses mots cruels. Mais non. Elle tourne les talons et quitte le salon.

Même si son côté mère poule m'agace, je ne peux m'empêcher de ressentir de la pitié pour la petite fille avide de tendresse que maman a été. Elle nous aime trop fort : comment lui reprocher cela ? Ce qui ne m'empêche pas de lutter contre son emprise à la limite de la tyrannie domestique.

Dès que je le rallume, mon téléphone portable se met à biper avec frénésie. Mes inséparables amis se sont lâchés sur notre groupe de discussion. Je parcours les dizaines de messages en diagonale, pour apprendre qu'ils ont décidé que nous mangerions ensemble le lendemain soir.

[Puisque tu ne réponds pas, c'est toi qui reçois], a précisé Adam à mon intention.

[T'es cinglé, Sasha ne cuisine pas : elle assassine la nourriture !], a répondu sa sœur, Violaine.

C'est trop tard pour protester et, de toute façon, Vio a raison : je me débrouille très bien avec les sandwichs et les pâtes. Je maîtrise aussi à peu près le combo purée-jambon, et c'est tout. Amplement suffisant pour ne pas mourir de faim.

Comme d'habitude, Lia, habituée à régler les conflits dans sa classe de primaire, a tenté de concilier tout le monde :

[Je réserve au Cagibi ?]

Je termine mon repas en deux bouchées et tapote un rapide : *[Merci de votre soutien, ça me touche. OK pour resto demain]*, avant de m'engouffrer dans ma vieille voiture pour rejoindre ma mère qui doit s'impatienter.

3. *Sasha*



Ma sœur, mon frère et maman sont déjà en plein tri des affaires de mamie quand je franchis la porte de l'appartement.

— Sauve-toi, me chuchote Clara. Pour nous, c'est trop tard mais, toi, tu peux encore y échapper ! On dira que tu as rencontré l'amour, ou que ton siphon de baignoire s'est cassé et a inondé ta salle de bains. Fuis !

J'éclate de rire, tandis qu'elle me fait les gros yeux. C'est ma grande sœur préférée. Évidemment, je n'en ai qu'une, mais entre toutes, c'est elle que je choisirais quand même. À moins que Wonderwoman ne soit disponible, parce que ça serait la classe.

— Clara ! la sermonne maman en surgissant de la cuisine. Ne me dis pas que tu es contre un coup de main pour balancer toutes ces vieilleries ! Et puis tu dois avoir hâte de retrouver tes enfants après l'école, non ?

Clara soupire avec exagération, avant de hocher la tête avec un talent de comédienne hors du commun. Elle se tourne vers moi et articule en silence :

— Jamais de la vie !

Puis elle fait semblant de s'égorger elle-même. Houla. Il faut vraiment que je lui prenne les jumeaux plus souvent ; ma sœur a manifestement besoin de souffler. Je les emmènerai en raquettes. Je connais un endroit dans la forêt où l'on peut observer toutes sortes d'empreintes d'animaux sur le sol gelé. Ça leur plaira.

— C'est bon, je la rassure, ne t'en fais pas. Je devrais survivre, si j'évite les zones à araignées.

— Tu dis ça parce que tu n'es pas encore tombée sur les gaines pour le ventre de mamie ou la collection de tabatières norvégiennes de grand-père ! me corrige ma sœur. Ça ampute tes chances de survie d'au moins 90 %. Je le sais, c'est moi qui les ai trouvées, et je commence à avoir du mal à respirer... La tête me tourne...

Mon frère débarque alors du salon où il se cachait jusque-là, des napperons brodés plein les mains. Je dirais bien que ça porte un coup à sa virilité, mais ce serait mentir : il pourrait les porter en chapeau que ça n'affecterait en rien la solide assurance qui émane de lui. Pourquoi faut-il que je sois la seule à le remarquer ? Il décale une pile de cartons remplis de vaisselle à donner pour se dégager un passage. Il a l'air trop content de lui, ça n'augure rien de bon.

— Chacha est enfin arrivée ?

Plus personne ne m'appelle Chacha depuis longtemps : je hais ce surnom ! Je vais payer mon histoire de sous-vêtements, et avec les intérêts, je le sens bien...

— Je crois qu'elle devrait se charger du grenier. Il y a moins d'objets à casser, là-haut.

— Pas le grenier ! Je suis claustrophobe, vous vous en souvenez, au moins ?

— T'inquiète : ça fait au moins soixante mètres carrés, rétorque mon frère, et il y a des Velux. Aucun risque d'étouffement.

Si je suis réellement paniquée par les endroits confinés, ce n'est pas la véritable raison de mes protestations. J'ai beau ne pas avoir mis les pieds dans le grenier depuis mon enfance, j'en garde l'image d'un endroit plus sombre que l'âme de Dark Vador. Un lieu lugubre et ténébreux, où les objets dessinent des ombres fantastiques effrayantes, prêtes à vous sauter dessus. Évidemment, je n'ai plus 6 ans, mais quand on sait que je garde toujours les pieds sous la couette, la nuit, juste au cas où... Je tente de balancer un

coup de poing sec sur l'épaule de Hugo, qui l'arrête d'une main nonchalante. Il m'énervé avec ses réflexes de sportif !

— Tu te ramollis, Chacha.

— J'ai retenu mon coup, je ne voulais pas t'abîmer. Ta nouvelle amoureuse n'apprécierait pas...

Il bloque mon bras derrière mon dos en une clé souple, et plus je me tortille pour me libérer, plus cela me tord le bras. Changement d'optique. Je projette mon pied en arrière, et je manque d'envoyer valdinguer un guéridon et les bibelots posés dessus. Clara et maman ne nous regardent même pas, habituées à nos combats de coqs.

J'adopte un ton exagérément raisonnable et lance :

— Hugo, on sait tous les deux que je me libère quand je veux, mais je me sens d'humeur magnanime aujourd'hui : pour préserver ta réputation, je vais faire semblant d'abandonner, OK ?

Ce fourbe resserre sa prise. Il ne me fait pas mal, mais je suis vraiment coincée.

— Tu imagines les araignées, Chacha ? chuchote-t-il à mon oreille. Le grenier doit en être infesté...

Ça, c'est minable ! J'ai beau avoir fait des études de biologie et souhaiter faire carrière dans la photographie animalière, les araignées et moi n'entretenons pas les relations les plus cordiales qui soient. On se respecte de loin, disons. Totalement illogique, j'en ai bien conscience. J'essaie de biaiser :

— Tu es tellement puéril. Je n'ai plus 11 ans ! Je me suis retrouvée face à des ours, Hugo ! Des hordes de sangliers, des blaireaux furieux...

— ... sans compter les musaraignes assoiffées de sang et les redoutables chatons tueurs de plantes vertes, bien sûr, glisse mon exaspérant aîné.

— ... alors tu penses bien que tes araignées, ça fait longtemps que ça ne m'angoisse plus.

— Parfait ! intervient maman. Dans ce cas, file au grenier, et

Hugo, retourne trier tes napperons. On n'a pas que ça à faire, compter les points entre vous, cet après-midi. Mon Dieu, 28 et 30 ans, et la maturité des maternelles !

— C'est vrai, ajoute Clara d'une voix lénifiante. Moi qui suis votre aînée, je vous trouve la- men-ta-bles. Franchement, ça me désole.

— Ma chérie, ne crois pas une seconde que je sois dupe, lui rétorque maman. Je suis parfaitement consciente que tu te fiches de moi et que tu soutiens ces deux affreux.

Je proteste, pour la forme : à eux, les trucs faciles, le linge impeccable, la vaisselle rangée au cordeau dans les placards, la paperasse administrative que mamie tenait avec une rigueur quasi militaire. Moi, outre les habitantes à huit pattes, je vais devoir me coltiner le chaos, tout ce que les gens stockent habituellement loin de leurs yeux pour ne plus y penser. Sur quoi vais-je tomber ? Les vêtements de grand-père et sa collection de bois de cerf que mamie n'a pas eu le cœur de jeter ? Des monceaux de vieilles revues de couture ? Je n'ai pas mis les pieds au grenier depuis mon adolescence, et je redoute les soixante ans de déchets entassés là-haut. Une vraie corvée, et c'est moi qui en écope.

— Tu y dénicheras peut-être le fameux secret de grand-mère, déclare ma sœur avec un grand sourire innocent.

— Mais oui, renchérit mon frère, la preuve irréfutable qu'elle était en réalité une espionne russe, ou une danseuse du Moulin-Rouge !

— Ou une tueuse à gages, chuchote Clara. Ça collerait mieux avec son caractère. Oui, je l'imagine tout à fait, vissant son silencieux au bout de son revolver, dissimulée derrière un mur à l'angle d'une rue de Chicago. D'ailleurs, est-ce qu'on sait *exactement* comment est mort grand-père ?

En tournant le dos à ma mère – car je tiens à rester en vie –, je leur fais un doigt d'honneur. Ils éclatent de rire. Ma grand-mère, Madeleine Demereau, est décédée il y a deux mois, au terme d'une

longue maladie. Elle a vécu toute sa vie à Ormont, a créé le domaine du Haut-Val avec mon grand-père, y a travaillé jusqu'à sa mort ou presque, et n'a jamais rien fait d'exaltant dans son existence. Du moins, c'est l'image qu'elle renvoyait. J'ignore pourquoi, mais je me suis mis en tête qu'elle avait quelque chose à cacher. Ridicule, j'en conviens moi-même, sauf que je ne l'avouerais à Clara et Hugo pour rien au monde.

— C'est ça, moquez-vous ! Vous me prenez pour une folle, j'ai bien compris. Mais je suis sûre de moi : mamie Maddie avait un secret, et ce n'est pas parce que vous refusez de l'admettre que ça fera disparaître le mystère.

— Un mystère, carrément ! Tu as le sens de la mesure, comme toujours.

— Chacha, me tanne mon frère, on parle de la Reine des glaces, *Herr General* en personne ! Pourquoi est-ce que tu veux absolument lui inventer un passé sulfureux ? Tout était cadré dans la vie de mamie, il ne restait pas la moindre place pour l'imagination.

Ce n'est pas logique, je le sais bien, mais je ne parviens pas à me défaire de cette impression.

Lorsque je suis allée la voir à l'hôpital, quelques jours avant sa mort, elle a elle-même évoqué un secret, entre deux délires hallucinatoires dans lesquels elle hurlait à des gens de la laisser tranquille. Et quand j'ai essayé d'en savoir plus, elle m'a sèchement rétorqué que, le principe d'un secret, c'était de rester secret, et que les médicaments lui faisaient dire n'importe quoi...

Est-ce que, à l'approche de la mort, les fils de sa mémoire se sont embrouillés ? Ou bien quelque chose de sombre cherchait-il réellement à remonter des méandres de son subconscient ?

Quand j'en ai parlé à maman, elle a estimé que sa mère divaguait, et a écarté le sujet. Le cancer qui rongait ma grand-mère était en passe de remporter la partie, et maman, qui courait partout pour gérer la fin de vie de mamie Madeleine, avait d'autres